

L'art consiste à faire entrer un peu de réel - de l'informe, de l'indéfini, du mouvant, qu'il appartienne au monde ou à l'humain - dans un langage, langage de la musique, de la peinture, du cinéma, de la littérature, de la poésie. Parlons en poète, et en poète confiné, comme presque tout le monde, entre les murs de sa maison.

Francis Ponge a eu cette formule décisive : « Le monde muet est notre seule patrie¹. » De là le paradoxe fondamental de l'art et de la poésie en particulier : ils sont par définition œuvre de langage, système symbolique abstrait, et prétendent faire pénétrer dans le langage, qui surimpose ordre et sens aux choses et aux êtres, le désordre radical du « monde muet ». « Je chante le rythme mouvant et le désordre », écrivait Jean Giono. Le poète tâche d'établir un courant de désir continu entre lui – et, par texte interposé, ses lecteurs – avec ce monde réel dont le sépare la barrière du langage. Citons encore Giono, immense poète, dans *Un de Baumugnes*, où Albin cherche à atteindre la femme qu'il aime avec le chant de son harmonica : « Il appelait ça parler à Angèle ! / [...] au lieu de mots, c'étaient les choses elles-mêmes qu'il vous jetait dessus. » Il y a là le mythe d'une *parole naturelle* qui sous-tend toute entreprise poétique.

Pour triompher du *confinement dans la langue* qui est le sort de l'être parlant, le poète doit traiter les mots comme des choses, afin qu'ils aient chance d'entrer peu ou prou en contact avec les choses du monde et que le désir humain,

qui est toujours en dernière instance désir de retour dans le monde maternel, *touche au corps du monde via le corps du poème*. Car tout poème est un corps, un corps taillé dans la matière de la langue (Freud faisait observer que *materia*, « matière », est dérivé de

« Car tout poème est un corps, un corps taillé dans la matière de la langue. »

mater, « mère »). Et le corps du poème est un temple, c'est-à-dire un espace où l'humain entre en communication avec la divinité : Dieu ou le monde, comme on voudra. Dans ce temple, le poète – et à sa suite ses lecteurs – échappe au ghetto de la langue où il était enfermé et accède, avec *les moyens du bord*, à l'ouvert, à l'illimité.

Voici un exemple qui, je l'espère, éclairera ces propositions théoriques. C'est un poème de Jacques Roubaud adapté d'un tanka japonais (l'ancêtre du haïku, en cinq vers) :

à quoi comparer
ce monde
à la vague blanche derrière
un bateau parti à la rame
dans l'aube²

Tout poème commence par un geste de conversion du réel en texte, afin que le poète puisse fusionner avec le réel sans encore mourir, par corps du texte interposé. La comparaison est une opération purement langagière ; ce n'est que dans et par le langage qu'on peut assimiler, par exemple, comme Éluard, la Terre à une orange. Le premier vers fait donc passer de la vide et vertigineuse blancheur préalable, *qui vaut toujours pour « ce monde » en tant qu'il est à la fois désirable et destructeur*, à l'univers du texte. Et en effet « ce monde » est converti en « la vague blanche » : la vague et non la mer, eu égard à la miniaturisation que constitue toujours une œuvre d'art. La « vague blanche derrière / un bateau », c'est l'écume qui se forme derrière l'embarcation en marche. Mais si « la vague blanche » est celle du papier, alors le « bateau » n'est autre que le corps même du poème en train d'*avancer*, si l'on veut, sur la page. Et le crayon, ou le stylo, est au poème en cours ce que « la rame » est au bateau : c'est lui qui fait progresser le texte, de vers en vers. On demandera confirmation de cette interprétation à Giono, encore lui, qui, dans *Naissance de l'Odyssee*, faisait dire à Ulysse de retour à Ithaque, pour justifier sa trop longue absence, que son navire avait été la proie de sortilèges, très loin, « dans une mer qui ne porte pas de vaisseaux. Jamais rame crétoise n'écrira sur cette eau. » Voilà donc le bateau-poème parti « dans l'aube », c'est-à-dire, comme nous le souffle l'étymologie (*alba*, c'est « la blanche »), dans la

grande étendue blanche qui, valant pour la mer/mère, suit en effet immédiatement le dernier vers, lequel fait donc office de sas entre le corps du texte et la béance blanche dans

« Ainsi le poème se construit-il comme un corps s'apprêtant à se perdre corps et biens dans la blancheur informe de l'origine maternelle. »

laquelle il est censé s'engager maintenant. Ainsi le poème se construit-il comme un corps s'apprêtant à *se perdre* corps et biens dans la blancheur informe de l'origine maternelle. Aussi bien le poète a-t-il pris soin de disposer les vers de façon telle que le corps du texte est troué de part en part – le bateau du texte fait *eau de toutes parts* – pour mieux s'y engloutir. Mais c'est

une ruse : car il a beau dire et beau faire, depuis que nous l'examinons, il n'a pas bougé d'un pouce, il est toujours là, *serré* sur lui-même comme sur un trésor qu'il ne se résout pas à perdre.

Et pour finir un sonnet *de mon cru* (pour rafraîchir le bain recuit où on mijote) :

EN PERCE

Solitude complète ici dans la campagne
à mille mètres de la mer et du hameau
posé au bord – reclus et censuré d'un pagné
vous apprenez à vivre en pratiquant les mots

qui tâchent de percer les murs de votre baigne
pour faire un canal d'air vert jusques aux rameaux
de l'érable à côté que c'en serait cocagne
et ressusciterait les esprits animaux

Le vent ne faiblit pas on dirait qu'il vous presse
de rentrer dans son jeu d'y brûler votre graisse
il vous sculpterait la taille allant dans son bain

à la semblance alors des statues d'Olympie
elles se battraient pour devenir vos groupies
– vous seriez trop heureux d'être leur concubin

Notes

- 1 Francis Ponge, *Le Grand Recueil* [1961], Paris, Gallimard, t. II, *Méthodes*, nouv. éd. revue et corr., 1977.
- 2 Jacques Roubaud, *Mono no aware. Le sentiment des choses. Cent quarante-trois poèmes empruntés au japonais* [1970], Paris, Gallimard, 2001, p. 41.

Laurent Fourcaut est professeur émérite de Sorbonne Université, en littérature française des xx^e et xxi^e siècles. Ses recherches portent notamment sur les œuvres de Jean Giono – il dirige la série « Jean Giono » de La Revue des lettres modernes – et de Georges Simenon, ainsi que la poésie moderne et contemporaine : « *Alcools* » de *Guillaume Apollinaire*. *Je est plein d'autres, remembrement et polyphonie* ; *L'œuvre poétique de Dominique Fourcade*. *Un lyrisme lessivé à mort du réel*. Rédacteur en chef de la revue de poésie *Place de la Sorbonne*, il est également poète (derniers livres parus : *Or le réel est là...* et *Joyeuses Parques*). Il est l'auteur de *Georges Simenon, la rédemption du faussaire*. *Les romans des années trente*, paru aux Sorbonne Université Presses en 2018.

Déjà parus

N°1. *Le confinement, une retraite pour (re)découvrir la nature ?*

Bertrand Sajaloli & Étienne Grésillon

N°2. *Lire Giono au temps du confinement*

Denis Labouret

N°3. *Faire l'épreuve du corps collectif: impressions d'Outre-Manche*

Catherine Bernard

N°4. *Ariane et Barbe-bleue ou l'utopie de la délivrance*

Joël-Marie Fauquet

N°5. *L'angoisse face au coronavirus: un instrument politique et religieux*

Étienne Grésillon & Bertrand Sajaloli

N°6. *Ligne de beauté/ligne de vie*

Catherine Bernard

N°7. *L'utopie technologique pour mieux s'évader ?*

Joël-Marie Fauquet

N°8. *Une lecture de Simenon: Le chat*

Laurent Fourcaut

Face à la situation inédite et si particulière que nous traversons, Sorbonne Université Presses donne la parole à ses auteurs et autrices. Des textes courts articulés autour de leurs objets de recherche et de leurs publications, mettant en perspective la crise actuelle au regard de différents thèmes abordés. Confinement, redécouverte de la nature et de soi-même, apport de l'art en période exceptionnelle, etc., autant d'écrits qui vous permettront de mieux comprendre et appréhender ces bouleversements.

© Sorbonne Université Presses, 2020
ISBN PDF : 979-10-231-1297-9
ISBN ePub : 979-10-231-1298-6

Illustration : Mathilde Tessier
Mise en page : 3d2s, Emmanuel Dubois
Typographie Avara © Raphaël Bastide

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente, 75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

